

Une rencontre avec :

Marc Wasterlain

La Revue n'a jamais fait mystère de sa passion pour le travail de Marc Wasterlain. Auteur de la couverture du présent numéro, il représente, dans la tradition de Franquin et Peyo, une école d'auteurs qui tire sa fierté de pouvoir parler avec humour et intelligence à tous les publics. Après vingt ans de carrière jalonnés d'une vingtaine d'albums (Docteur Poche et Jeannette Pointu chez Dupuis, Gil et Georges chez Bayard-Press, en attendant deux nouvelles séries chez Marsu-Productions), son style atteint sa maturité. Conteur amusé et observateur gourmand de la réalité, Wasterlain se méfie des micros. Raison de plus pour apprécier ces propos en « roue libre ».

J.-P.M.

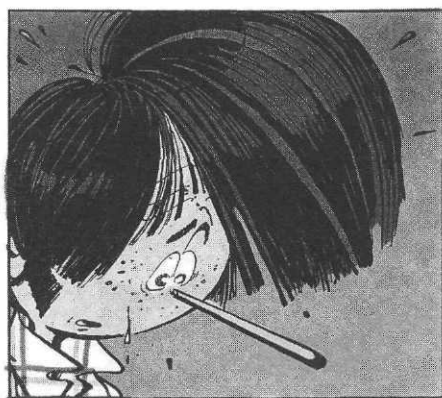
Joie par les livres : *Comment êtes-vous arrivé à la bande dessinée ?*

Marc Wasterlain : J'ai commencé comme collaborateur dans le studio de Greg, puis j'ai travaillé un moment avec Attanasio, qui faisait de nombreuses séries pour le journal « Tintin » : Modeste et Pompon, Spaghetti, Ambroise et Gino... Puis je me suis retrouvé chez Peyo, et j'ai dessiné des Schtroumpfs pendant deux ans. Ensuite, Peyo a commencé à être sollicité pour les dessins animés ; alors, il a fallu se débrouiller pour avoir nos séries : j'ai tenté ma chance au journal « Tintin ». En voyant mes dessins, Greg, qui était à l'époque rédacteur en chef, m'a dit : « Vous

n'êtes pas au point, mais dans cinq ans, si vous travaillez, vous serez devenu un véritable professionnel. Je vous donne votre chance ». J'ai tenté ma chance avec Bob Moon et Titania, puis Monsieur Bonhomme. Quand Greg est parti de chez « Tintin », j'avais perdu mon protecteur : allait-on me garder ? J'ai préféré prendre les devants et proposer du matériel chez Dupuis, que l'on a pris. C'était le Docteur Poche, qui était une extrapolation de Monsieur Bonhomme.

J.P.L. : *Il y a une chose qui frappe chez le Docteur Poche, c'est qu'il ressemble à Gaston.*

M. W. : A une époque, étant dans une école de dessin à Bruxelles, je m'étais rendu compte que j'avais de la peine à dessiner les mains des personnages ; alors j'ai cherché parmi les dessinateurs celui qui me semblait animer les mains de la manière la plus vivante, c'était Franquin. J'ai fait des milliers de feuilles de mains que je reprenais en regardant des images de Gaston, puis en essayant au crayon, pour comprendre comment animer les doigts... J'ai essayé de dominer les formes, de les schématiser, de les faire vivre. Franquin est le meilleur exemple, à mon avis ¹.



Karabouilla, Dupuis, Docteur Poche.

J.P.L. : *Dans le Docteur Poche, d'une histoire à l'autre, les ambiances sont extrêmement différentes. Karabouilla et les belles vacances, c'est*

(1) Voir p. 44 l'entretien avec André Franquin.

une histoire très fleur bleue - dans le bon sens du terme.

M. W. : C'est ce qu'on m'a reproché. Les maisons d'édition, à l'heure actuelle, sont toutes aux mains de commerciaux. Les directeurs viennent du *merchandising*, ils ont vendu de l'huile d'olive en Amérique du Sud ou du charbon en Alaska, et maintenant ils vendent de la bande dessinée... Alors on m'avait dit : « Il faut uniformiser ». Ceci dit, *Karabouilla*, en effet, est un album qui se démarque : le Docteur Poche n'est plus le Docteur Poche, il raconte sa vie, on le voit gamin. C'était peut-être une erreur de l'avoir présenté comme ça, parce qu'il perdait de sa superbe avec son manteau rouge qui lui permet de voler. Et la vente, effectivement, a été plus difficile.

J.P.L. : Pour quelle raison, dans les histoires de *Gil et Georges*, avez-vous repris des éléments qui se trouvaient déjà dans un album du Docteur Poche ?

M. W. : Jean-Claude Forest, qui avait été chargé par les éditions Bayard de recruter une équipe pour proposer des bandes dessinées, notamment pour « Okapi », aurait bien voulu que je fasse le Docteur Poche. Seulement, ça posait des problèmes de contrat, et il m'a dit : « Alors, quelque chose comme », parce que ce qui lui plaisait, c'était l'histoire du Docteur Poche avec la planète des chats. Donc je me suis copié moi-même... Et ça, j'en ai le droit. Forest m'avait demandé cet univers, et moi qui suis devenu un professionnel, comme Greg le souhaitait, j'ai fait ce qu'on m'a demandé.

J.P.L. : Pouvez-vous expliquer les objectifs de la maison d'édition Marsu-Productions ?

M. W. : Marsu-Productions a fait un pari : la bande dessinée pour enfants, à vocation tout public, comme le Marsupilami. On m'a demandé de faire deux personnages : un petit chien qui s'appelle Ratapoi, et ce sera des pages de gags, et un petit chat aviateur, Cravate, avec des dessins très ronds, dont les



Le Docteur Poche en 4^e de couverture des albums de la série.

avons sont dessinés un petit peu comme des jouets. Le thème des histoires concernera l'aventure de l'Aéropostale : Mermoz, Guynemer, Garros, sur scénarios de Yann, qui est un passionné de l'histoire de l'Aéropostale.

Il y aura d'autres personnages, notamment le Chaminou, créé par Macherot, que Bordard dessine actuellement sur un scénario de Yann. Le premier album est déjà bien avancé, c'est une très bonne reprise. Bercovici vient également d'accepter de créer quelque chose, en collaboration avec Yann. Et puis Walthéry travaille déjà pour Marsu-Productions, puisqu'il a sorti cette année *Le petit bout de chique*. Et Natacha sortira chez Marsu.

J.P.L. : Qu'est-ce qui vous a donné l'idée ou l'envie de créer *Jeannette Pointu* ?

M. W. : C'est encore une commande. Parallèlement aux histoires du Docteur Poche, je me suis toujours intéressé à l'actualité. C'est un phénomène de documentation qui a un peu provoqué mon métier. A la maison on recevait un tas de revues que je découpais, collais dans des cahiers. J'ai l'impression que je suis devenu dessinateur de B.D. simplement afin de me donner un prétexte pour continuer à coller des documents, pour continuer à jouer au documentaliste... Un jour, à Angoulême, j'ai été contacté par un jour-

naliste de « La Vie », hebdomadaire d'actualité de la presse catholique française ; il voulait une bande dessinée. Il m'a semblé que pour un journal d'actualité, on pouvait inventer un personnage de reporter. Mais comment faire un reporter qui ne suggère pas tout de suite l'idée de Tintin ? ... En faisant une fille, plutôt photographe que journaliste ! Et ce fut Jeannette Pointu.

J.P.L. : *La fin de cette première histoire, Le dragon vert, est assez triste : Jeannette Pointu laisse le jeune Cambodgien qui va se défendre, mais on comprend qu'il a peu de chance de s'en sortir, finalement.*

M. W. : Oui, mais mon idée est de faire une aventure où elle le retrouvera.



Wasterlain : Yeren,
Dupuis, Jeannette Pointu.

J.P.L. : *Dans Yeren, il y a une allusion plus que directe à Dian Fossey.*

M. W. : J'avais lu son livre ² avec passion ; c'est extraordinaire, cette aventure. On l'a retrouvée dans un film peu de temps après, j' imagine donc que je n'étais pas le seul à m'y être intéressé.

J.P.L. : *Comment cela se passe-t-il ? Vous rassemblez de la documentation et après vous vous dites que ça ferait un bon sujet ?*

M. W. : Non, là c'était vraiment le coup de cœur, quelque chose que j'avais envie de raconter.

J.P.L. : *Comment vous êtes-vous retrouvé à faire des scénarios pour d'autres dessinateurs ?*

M. W. : Le premier à m'avoir demandé un scénario est François Walthéry, qui a toujours eu comme principe de s'adresser à plusieurs scénaristes. On était copains et je connaissais bien son personnage. Je lui ai donc proposé un sujet, il a fait une histoire de Natacha : *L'île d'outre monde*. J'ai également accepté de faire pour Piroton, comme un défi, un Jess Long, *Silicium Valley*. Enfin, il y a une histoire de la Patrouille des Castors qui vient de sortir, *Le calvaire du mort pendu*. Il me semblait que Mitacq avait trop envoyé ses scouts se balader dans le monde, et qu'ils avaient perdu un peu de leur rôle de scout normal. On a donc fait une histoire qui se passe ici, dans les Ardennes belges, avec tous les poncifs du développement d'une aventure de la Patrouille des Castors. Je suis en train de lui en faire une deuxième qui concerne en partie les inondations à Nîmes, où des scouts sont intervenus comme sauveteurs. Ça s'appellera *Déluge sur Mesin* (Nîmes retourné).

J.P.L. : *Tous les gens qui apprécient vos histoires sont toujours très sensibles au dessin. Vous pourriez éventuellement cesser de dessiner pour faire des scénarios ?*

M. W. : J'ai toujours fait du scénario, j'ai écrit toutes mes histoires. Mais là, pour la première fois de ma vie, je vais travailler avec quelqu'un d'autre, Yann. Il m'a déjà envoyé un synopsis - ce n'est qu'une proposition, bien sûr - puis on doit s'accorder avant de commencer.

Si on m'écrit un texte, pour moi, c'est d'abord une image. Mais je me considère comme un très mauvais dessinateur. Je me sers du dessin pour raconter les histoires, mais je n'ai pas l'impression que je marquerai l'histoire de l'évolution de la bande dessinée de mon graphisme malhabile et ridicule. Je ne me suis jamais considéré comme un artiste. Je trouve que c'est un métier de reproduction qui

(2) Dian Fossey : *Treize ans chez les gorilles*, Presses de la Cité, 1984.

appartient à la presse, c'est un métier d'artisan. Heureusement, j'ai fait du dessin de caricature, et du moment que ça ressemble à l'engin que je veux montrer, je me fiche pas mal si la porte est un petit peu à gauche ou à droite, ou s'il manque un boulon pour armer la Kalachnikov. Je préfère privilégier un effet dans l'histoire...

J.P.L. : *Franquin nous disait qu'en fait, assez souvent, l'idée d'une histoire lui vient à cause du crayon, du dessin. Il dessine quelque chose qui lui plaît et tout de suite, ça lui donne envie de faire une histoire autour de l'objet ou du personnage... Il ne cherche pas, il trouve...*

M. W. : C'est vrai qu'il ne cherche pas, il trouve. Franquin est d'abord un extraordinaire observateur. Je me rappelle qu'un jour, dans une rue de Nice, il s'est arrêté sur le trottoir parce qu'il trouvait très drôle la tourelle d'une façade, une maison avec une girouette qui penchait un peu, des balcons avec des ferrures... Il disait : « Regarde comme c'est comique, on dirait une fusée »... D'abord il regarde quelque chose, puis ça lui donne des idées.

J.P.L. : *Quelle raison précise vous a poussé à situer le dernier Jeannette Pointu en Amérique du Sud ?*

M. W. : Le Rotary de Belgique s'était adressé aux éditions Dupuis car il cherchait quelqu'un pour faire une bande dessinée sur le problème des vaccinations dans les pays du tiers monde. Le sujet m'intéressait et, alors que j'avais commencé l'histoire, les gens du Rotary ont abandonné l'idée. Comme j'avais réuni un tas de documents sur le sujet et que j'avais commencé l'histoire, j'ai continué...

J.P.L. : *Dans chaque album de Jeannette Pointu, il y a une vision des pays visités, une information sur le métier de reporter...*

M. W. : Oui et non. C'est vrai qu'on voit Jeannette Pointu faire son métier, travailler, alors qu'on voit rarement Tintin écrire un papier. L'aventure et le rêve étaient privilégiés. Jeannette Pointu fait son métier, mais

elle n'est que photographe. En fait, elle n'a pas à prendre parti, elle subit, plus qu'autre chose. C'est un piège : faire du folklore, ou de l'actualité ? J'aimerais surtout faire de la bande dessinée ; ça doit rester une aventure lisible avant d'exprimer des problèmes. Alors, les problèmes d'actualité sont-ils une toile de fond pour Wasterlain ? Je ne sais pas. Je me demande toujours : Moi, si j'étais là, qu'est-ce que je ferais ? J'aurais certainement aussi peur que les autres, je courrais, je me cacherais sous les balles, comme font sans doute les journalistes et les reporters dans les points chauds, que ce soit au Liban ou en Chine.

Jeannette Pointu en 4^e de couverture des premiers albums de la série.



En fait, je fais travailler mon imagination : c'est une grosse déformation de mon cerveau qui s'est surtout développé à raconter des histoires sur un stimulus de départ. Alors, j'imagine. C'est bien ce qu'on me demande, non ?

Erquelines (Nord), 15 juin 1989. Propos recueillis par Jean-Pierre Mercier et Nicolas Verry